

De l'immortel Mozart se fut logé dessous,
C'est en vain que les vents reloublafent leur courroux,
L'harmonie était là qui grandissait sans cesse.
Soudain sur mon épaule une main de déesse
Se posa doucement : peut-être cette main
Legère et qui n'avait en elle rien d'humain,
Craignit de profaner ma douce réverie :
Tel un beau papillon parcourant la prairie
Sent bientôt le besoin d'aller se reposer ;
C'est alors qu'il descend sur la fleur se poser
Sans même de la fleur faire ployer la tige.

Surpris, je n'avais pas à cet autre prodige
L'émotion parfois s'empare tant d'un cœur
Que souvent on la voit lui raser sa vigueur :
Telle dans les beaux jours la joyeuse fauvette
S'il survient un danger cesse ses cris de fête —
Tourné la tête afin de voir qui me touchait.
Et dans les breits confus mon oreille cherchait
Cette harmonie étrange et toujours grandissante
Que jetait aux échos la vague magis-sante.

Et sur ma tête alors vint se poser la main
Tandis qu'à mon oreille on murmura " Germaine"
Mais la voix qui disait mon nom avait en elle
Une inflexion douce, et tendre et solennelle,
Et je me retournaï... mais je n'aperçus rien.

Ce nom qu'on avait dit, c'était pourtant le mien :
Qui donc l'avait ainsi prononcé ? . . .

Mais la vague
Frappait sans cesse l'air d'un mugissement vague,
Alors je m'écriai : " Qui donc m'appelle ainsi ?
Je cherche en vain des yeux, il n'est personne ici ! . . .
Du monde des esprits est-ce un être invisible ?
Est-ce un être qui prend une forme sensible ?
De ma mère serait-ce, à ciel ! la douce voix
Qui viendrait ici bas murmurer quelquefois ?
Est-ce encor toi divin et douce poésie ? . . .

J'entendis comme un être ivre qui balbutie :
" Non je suis la musique et je naquis du chant..."
Et la voix se perdit dans le concert touchant
Que la brise et la vague et la nuit et la mer
Confiaient aux échos, ces messagers de l'air.
